

Recueil de savoir-faire traditionnels et pratiques anciennes en conduite de prairies dans les Pyrénées Atlantiques



Hélène Proix

Avril 2013

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier mes encadrants de stage Nathalie Couix et Jean-Marc Arranz pour m'avoir accompagnée et conseillée tout au long de ce travail.

Un grand merci également aux membres du groupe SP-id64, auprès desquels j'ai beaucoup appris et qui ont grandement participé à l'élaboration de ce recueil.

Merci aux structures de l'INRA et de la Chambre d'Agriculture qui m'ont accueillie dans le cadre de ce stage. Merci pour leur accueil convivial et pour avoir partagé avec moi une partie de leur quotidien.

Enfin, je souhaite remercier toutes les personnes qui ont pris le temps de répondre à mes interrogations pendant mon travail de terrain. Mes remerciements s'adressent particulièrement aux vingt-cinq personnes qui m'ont chaleureusement accueillie et qui ont accepté de transmettre ces précieux savoirs qui font l'objet de ce mémoire. Une pensée notamment à la famille Dascon pour son accueil et les photos des pratiques anciennes qui m'ont beaucoup servi, tout au long du travail de terrain et dont une partie illustre ce recueil.

SOMMAIRE

Introduction.....	5
Partie I. : Les systèmes d'exploitation traditionnels.....	6
I.1. Structure et caractéristiques/spécificités des exploitations	7
I.1.1. Les trois niveaux d'altitude.....	7
I.1.2. Main d'œuvre	7
I.2. Productions.....	8
I.2.1. Cultures	8
I.2.2. Elevage.....	9
I.3. Conduite de troupeau	10
I.3.1. Les circuits des troupeaux	10
I.3.2. Bâtiments d'élevage et litières	12
I.3.3. Principes d'alimentation.....	12
I.3.4. Maladie et parasites	13
Partie 2 : La conduite des prairies	14
II.1. Gestion du pâturage.....	14
II.1.1. Saisons de pâturage.....	15
II.1.2 Le pâturage d'hiver des brebis	15
II.1.3. Les rotations de pâturage.....	15
II.2. Fenaison.....	15
II.2.1. Fauche	15
II.2.2. Fanage	16
II.2.3. Stockage	17
II.2.4. Qualité du fourrage	18
II.2.5. Les techniques de conservation introduites avec la révolution fourragère.....	18
II.3. Entretien et soin à la prairie	19
II.3.1. Fertilisation.....	19
II.3.2. Râtelage des prairies	21
II.3.3. Nettoyage	21
II.3.4. Irrigation et drainage.....	22
II.3.5. Les différents ravageurs des prairies: taupe et chenille.....	22
II.4. Semences, semis et rénovation des prairies	23
II.4.1. Mise en place et rénovation des prairies à partir de semences fermières	23
II.4.2. Achat de semences.....	23
Conclusion.....	24

Introduction

Contexte du recueil de savoirs

Ce document correspond à la synthèse des témoignages recueillis au cours de l'été 2012 dans le cadre d'un stage de fin d'étude portant sur les savoir-faire traditionnels et pratiques anciennes en conduite de prairies dans les Pyrénées Atlantiques.

Ce stage, réalisé en co-partenariat avec la chambre d'agriculture des Pyrénées Atlantique et l'INRA de Toulouse, s'inscrit à la jonction de trois programmes :

- O2LA (INRA ANR) dès 2010
- "SPid64" Leader (Haut Béarn, Montagne Basque) et collectivités territoriales en 2011,
- CASDAR ProABiodiv en 2012, et jusqu'en 2014

C'est donc un volet de l'action SP-id64 qui porte la mise en place d'un dispositif de sélection participative de semences prairiales dans le cadre d'un groupe pluridisciplinaire coordonné par l'animateur du GIS-id64 et composé des principaux organismes socioprofessionnels potentiellement intéressés ainsi que les lycées agricoles du secteur, le Conseil Général, des universitaires et des chercheurs de l'INRA en génétique végétale et sciences de gestion.

Le recueil de savoirs répond à la demande émise par plusieurs éleveurs, à l'occasion de reconnaissances sur des prairies naturelles pour le projet de sélection de semences, pour évaluer l'intérêt de remobiliser des pratiques traditionnelles dans la conduite de prairies contemporaines.

Eléments de méthodologie

Les entretiens ont été menés auprès de vingt-cinq personnes, pour la plupart agriculteurs, enseignants ou conseillers agricoles retraités. Ils ont été réalisés majoritairement en zone de piémont et de montagne dans les vallées et régions suivantes (figure 1) : Ossau, Aspe, Barétous, Soule, Basse Navarre et Labourd.



Figure 1: Localisation des personnes interviewées sur le département des Pyrénées Atlantiques (Source: Canal monde, <http://www.canalmonde.fr/r-annuaire-tourisme/france/64/carte-guide-pyrenees-atlantiques.php> (consulté le 10.04.2013), 2004)

Les propos recueillis lors des interviews sont étayés par diverses sources bibliographiques. Les pratiques et systèmes d'exploitation décrits correspondent à une période qui va des années 1930 (en fonction de l'âge des interviewés) jusqu'à la révolution fourragère (1960-1980 en fonction des vallées). Cette période se caractérise notamment par l'abandon des cultures au profit des prairies en zone de piémont, par le défrichage massif des zones intermédiaires permis par la mécanisation des exploitations (Lefebvre, 1933 ; Vizcay Urrutia, 2009 ; Hourcade, 1970). Cette époque voit donc l'intensification et l'agrandissement des exploitations permises par la mécanisation et l'usage d'intrants (engrais, semences...). Nous avons donc choisi de nous concentrer sur les années précédant cette transition à partir de laquelle la majorité des pratiques traditionnelles ont été progressivement abandonnées.

Les entretiens ont été menés dans le but de décrire une diversité de pratiques. Par conséquent, les thématiques abordées ont pu beaucoup varier d'un entretien à l'autre, selon les centres d'intérêt et les souvenirs de chacun. Ce type d'enquête ne vise ni ne permet de comptabiliser ou de comparer de manière précise les pratiques décrites : lorsqu'une pratique n'est pas décrite dans un entretien, cela ne signifie pas qu'elle n'était pas présente. Nous avons cependant cherché à faire émerger le caractère plus ou moins général de certaines pratiques, ou à identifier de quelles façons elles pouvaient être déclinées d'une vallée à l'autre.

Nous avons également fait le choix de centrer ce travail sur le thème des prairies ; ainsi, les questions de l'estive, de l'utilisation des landes et des techniques de cultures sont peu abordées. Cependant la compréhension du système d'élevage traditionnel est un élément incontournable pour l'étude de la prairie, aussi ce dernier sera décrit dans une première partie. La seconde partie se concentre sur la conduite détaillée des prairies avant la mécanisation et l'introduction de semences commerciales.

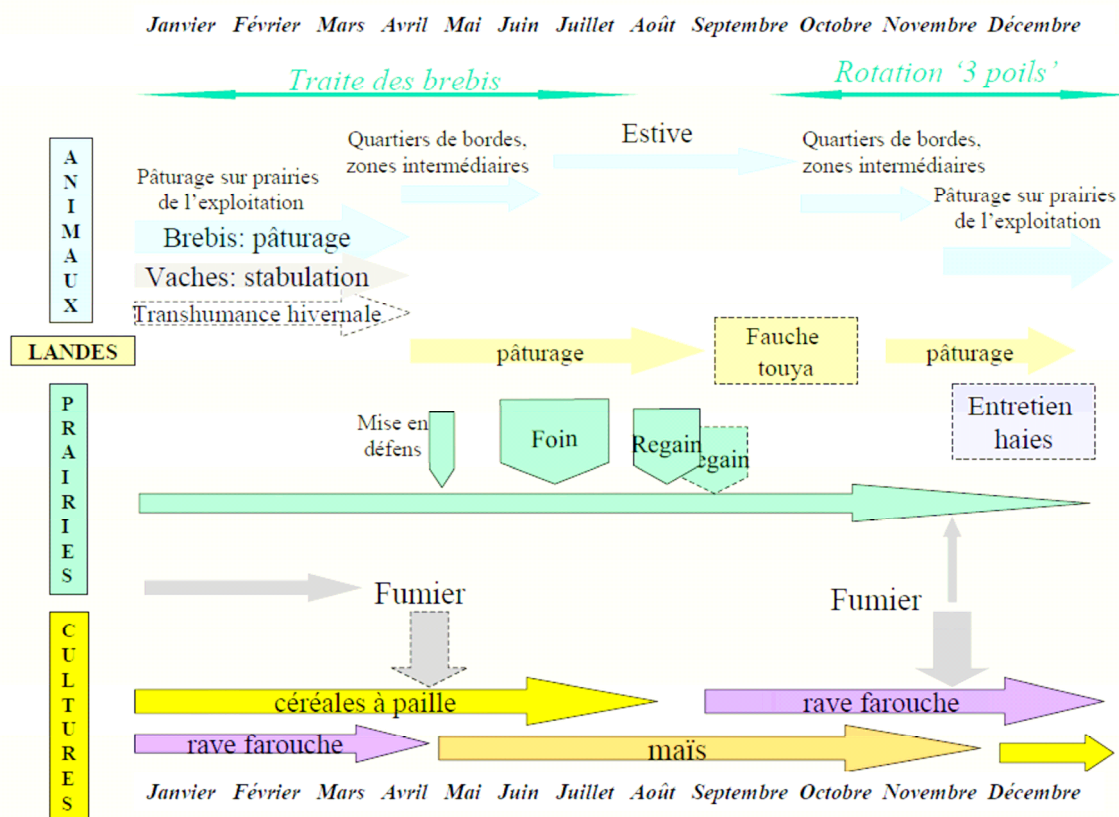


Figure 2 : calendrier schématique des activités de l'exploitation

Partie I. : Les systèmes d'exploitation entre 1930 et 1970

I.1. Structure et caractéristiques des exploitations

I.1.1. Des exploitations dominées par l'agro-pastoralisme pyrénéen

En fond de vallée, les exploitations avaient en général des surfaces inférieures à dix hectares. Aussi, dans certaines vallées des Pyrénées Atlantiques, pour compenser ce manque d'espace les exploitations s'étendaient sur trois niveaux d'altitude différents : le corps de ferme en fond de vallée, le quartier des bordes en zone de piémont et l'estive (Cavailles, 1931, Lefebvre, 1933).

L'expression « quartier des bordes » ou « quartier des granges » fait référence à un élément de l'unité d'exploitation composé d'une grange ou borde construite en zone de piémont et entourée de champs ou de prairies: « *Une borde c'est un espace défriché comprenant une ou deux prairies, une grange. Certaines ont une unité d'habitation aussi, une maison [Xib]¹ »*. Situé au niveau de la zone des premières neiges, les troupeaux y faisaient une halte lors de la montée et de la descente d'estive.

Ce type d'étagement est notamment observable en vallée d'Aspe, d'Ossau et en Soule. Dans le pays de Cize, cette organisation est absente, les troupeaux montant directement à l'estive au début de l'été. Par ailleurs, dans certaines zones, par exemple à Lescun, Esterençuby ou Urepel, les quartiers des bordes changèrent d'usage entre le XVII^{ème} et le XIX^{ème} siècle avec l'augmentation démographique, permettant l'installation de cadets de familles. Ces bordes devinrent des exploitations principales, pour la plupart toujours en activité.

Durant le XX^{ème} siècle, l'impact de l'intensification de la production agricole fut variable. Dans certaines zones, notamment en Béarn, les zones intermédiaires collectives sont restées des zones de parcours, en voie d'enfrichement et d'abandon. A contrario, dans la vallée de Baïgorry, à cause du défrichage intense, elles sont aujourd'hui plus réduites.

Ces différences dans la structure des exploitations induisent des variations inter-vallées pour la conduite des troupeaux.



Figure 3 : Port d'Aste (vallée d'Ossau) et quartier de Baïgorri (photos JM Arranz)

¹ Les phrases en italiques entre guillemets renvoient à des extraits d'entretien. L'abréviation entre crochet indique la vallée ou la province du témoin.

I.1.2. Main d'œuvre

Ce recueil se concentre principalement sur la période précédant la mécanisation des exploitations. La majorité des personnes interrogées situent l'acquisition de leur premier tracteur entre les années 1960 et 1980, ce qui est cohérent avec les statistiques d'équipement en tracteur fournis par les recensements agricoles (RGA 1970 et 1980).

Ainsi, pour la période décrite, les travaux agricoles étaient manuels ou à traction animale. Les pratiques étaient donc basées sur une main d'œuvre nombreuse généralement familiale. Beaucoup de fermes avaient également un ouvrier (ou domestique), parfois deux.

Les changements structurels induits par l'intensification des exploitations, sont indissociables de la réduction de la main d'œuvre au sein des exploitations. La mécanisation a permis d'accroître la productivité du travail, mais les personnes interrogées notent également que l'on ne porte plus aujourd'hui les mêmes soins aux travaux, et que l'exigence du travail « bien fait » a disparu : *« dans le temps, quand il y avait la main-d'œuvre dans l'exploitation, on fauchait le foin, on récoltait à la main tous les pieds de rumex qui restaient. Donc on essayait de garder les prairies et le foin propres. Mais après, on avait pas le temps [BNa] »*.

I.2. Productions

Les systèmes d'exploitation étaient en polyculture-élevage et une grande partie des productions était autoconsommée.



Figure 4: Omniprésence de la traction animale dans les fermes traditionnelles (photo A. Dascon)

I.2.1. Cultures

Le contexte climatique et topographique pyrénéen a toujours été favorable aux activités d'élevage et au pastoralisme. Ainsi, dans les Pyrénées Atlantiques, en zone montagne et dans le piémont immédiat, environ 90% de la SAU était en prairie (RGA 1970). Les 10% restants, constitués de terres labourables, étaient consacrés aux cultures.

Les cultures majoritaires étaient des céréales : maïs, blé (froment), seigle, avoine... et de la pomme de terre. Ces cultures étaient présentes sur toutes les exploitations. Chaque ferme avait également son potager pour l'auto consommation familiale (Hourcade, 1970 ; Vizcay Urrutia, 2009 ; Buisan, 2001).



Figure 5 : La rotation biennale traditionnelle

La majorité des entretiens décrit une rotation biennale maïs-blé. Intercalée entre le blé et le maïs, venait en culture dérobée, une association de culture de *rave-farouche*² (figure 2), ou une culture pure de l'une de ces 2 plantes. Toutefois cette rotation n'était pas identique dans toutes les vallées. Quatre informateurs de Basse-Navarre décrivent le semis de rave seule, sans *farouche*, parfois sous le maïs au mois d'août. Dans ces exploitations, la farouche et la rave n'étaient donc pas systématiquement associées. Par ailleurs, la culture de la *rave* n'est jamais décrite en Béarn. H. Cavailles (1932) indique à ce propos que la farouche n'est évoquée en Béarn qu'à partir du XIX^{ème} siècle, alors qu'elle était déjà citée en Roussillon au XVII^{ème} siècle.

La semence de *rave* était produite sur les exploitations. Les graines des plus belles raves du champ étaient ressemées dans un coin du jardin, puis les semences étaient gardées dans des sacs de jutes. Elles étaient parfois échangées entre voisins, soit pour renouveler la souche, soit car un champ de raves était beau et attirait donc les demandes des voisins. La production de semences de *farouche* n'a, quant à elle, pas été évoquée dans les entretiens ; il semblerait que, déjà à l'époque, elle était achetée chez des négociants. A partir des années 1955-1960, avec l'introduction des semences commerciales, la culture de *farouche* a été remplacée par du ray-grass.

Le maïs et le blé étaient destinés, prioritairement, à l'alimentation humaine. La description de l'échange blé-pain revient dans plusieurs entretiens : « *c'était l'époque de l'échange de blé-pain. C'est à dire on donnait le blé au boulanger et en contrepartie le boulanger donc fournissait le pain à ceux qui n'avait pas la possibilité de fabriquer, de cuire le pain à la maison [BNa]* ».

1.2.2. Elevage

De manière générale, les troupeaux étaient mixtes, composés principalement d'ovins et de bovins, avec quelques chevaux, porcs, et volailles. Seuls deux éleveurs rencontrés en Soule et en Basse Navarre précisent qu'il y avait aussi, parfois, quelques chèvres. Le cheptel était composé, en moyenne, d'une dizaine de vaches et de moins d'une centaine de brebis.



Les vaches élevées étaient du type Blondes des Pyrénées. Parmi les différents types valléens traditionnels, seul subsiste aujourd'hui un noyau de la race Béarnaise (figure 3). « *Aujourd'hui il n'y a plus que 150 individus de cette race [Bar]* » qui a été remplacée par la Blonde d'Aquitaine, « *un croisement de trois races. Il y avait la garonnaise, la vache de la vallée de la Garonne. Mais il n'y a plus un effectif. La race du Quercy, il n'y a plus un effectif. Et il y avait la béarnaise, surtout blonde des Pyrénées [Asp]* ». Les bovins étaient valorisés de trois manières : traction animale, production laitière et viande ; la vache « *faisait tout, elle travaillait, elle faisait un veau, elle faisait un peu de lait quand on avait vendu le veau quoi [Lab]* ». La vache était également considérée comme un animal de rente, « *les*

² La rave correspond au navet fourrager et la farouche au trèfle incarnat

vaches blondes sont en même temps la banque de la maison pour les coups durs, quand on a besoin de capital on vend une vache [BNa] ».

Jusqu'au début du vingtième siècle, les brebis n'étaient élevées que pour la viande (Buisan, 2001, Lefebvre, 1933). Avec l'arrivée des premières coopératives laitières, dès 1904 en Béarn, l'élevage ovin pour la production laitière se généralise. Le lait est vendu aux coopératives pour Roquefort et en estive il est directement transformé pour la consommation familiale (Labatut, 2009). Un informateur en Labourd décrit également l'élevage de brebis pour la viande, « dans toutes les fermes il y avait dix à quinze moutons qui étaient des, ce qu'on appelle « Xaxi ardi », c'était les têtes rousses d'origine. C'était une petite bête de 30 kg, qui n'était jamais dans les prairies, qui était tout le temps dans le bois, dans les landes, qui se débrouillait. Et qu'on ne trayait pas [Lab] ».

En Labourd encore, deux personnes précisent que chaque maison élevait des pottoks : « toutes les fermes en avait à peu près, ils passaient quasiment toute l'année dehors, ils les rentraient des fois un petit peu dans les prairies l'hiver [Lab] ».

I.3. Conduite de troupeau

L'animal a une part prépondérante dans les choix que font les éleveurs concernant la conduite de leur exploitation. « Le troupeau c'est le gagne-pain de la famille [Oss] », les prairies étaient donc conduites dans le but de répondre aux besoins des animaux. La compréhension des logiques d'action des pratiques de soin des prairies est donc subordonnée à celle de la conduite du troupeau présentée dans ce chapitre.

I.3.1. Les circuits des troupeaux

Les prairies en fond de vallée étaient au maximum réservées pour la production de fourrage pour l'hiver. Ainsi, les animaux suivaient un circuit permettant de valoriser au mieux la ressource fourragère.

Transhumance hivernale

Les transhumances hivernales sont peu décrites (trois personnes interviewées en parlent). Elles permettaient de diminuer les besoins en fourrage et de préserver les prairies pendant l'hiver en envoyant une partie du troupeau en plaine. En effet les troupeaux étaient trop gros par rapport à la surface disponible, donc seul le minimum d'animaux restait sur l'exploitation. A chaque vallée une destination spécifique : « Ainsi la vallée d'Aspe allait plus dans le bordelais, la vallée d'Ossau descendait en Gironde, Gers et Armagnac et la vallée de l'Ouzoum (au-dessus de Nay) transhumait plus dans le bas Quercy, dans le Tarn et Garonne [Oss] ».

Etape au quartier des bordes (dans les vallées concernées)

Les bordes, situées en zones de piémont, étaient utilisées comme étapes lors de la montée à l'estive : « la montée se faisait progressivement, en fonction de l'altitude [NL] ». Les troupeaux y passaient plusieurs semaines, au printemps et en automne. Cela permettait en particulier d'éviter les épisodes neigeux des estives tout en libérant les prairies autour du corps de ferme ; « il fallait libérer les prairies d'en bas pour que le foin pousse [NL] ». Les zones des quartiers des bordes sont décrites comme accidentées et donc relativement dangereuses. Ainsi, il y avait généralement une personne qui y séjournait pendant la présence des animaux. Le gardiennage d'intersaison dans les quartiers de bordes était généralement dévolu aux « célibataires » (bergers, oncles). La durée de présence des animaux varie d'une vallée à l'autre ; par exemple en Soule, « on passait par les bordes, on y laissait les troupeaux, vous voyez, avec le grand-père en général une quinzaine de jours, le plus longtemps possible [Xib] », tandis qu'en vallée d'Ossau elles y restaient d'avril à juin.

Estive

La gestion de l'estive se faisait collectivement. Elle est assez complexe et varie selon les vallées et cantons, par conséquent il est impossible de dégager des généralités. Une bonne compréhension

du fonctionnement de l'estive aurait nécessité une étude plus centrée sur le sujet³. On retiendra cependant plusieurs points importants car directement en lien avec la conduite des prairies :

1. La montée en estive pouvait se faire par étape, dans les vallées où il y avait les quartiers des bordes, ou directement depuis le siège des exploitations (cf. ci-dessus). Dans certains cantons, comme Saint-Palais, Iholdy ou Baigorri, il n'y avait pas d'estive, les troupeaux restaient dans les parcours ou pâturages d'été de proximité.

2. Les animaux ne montent et ne descendent pas tous à la même période. Par exemple, d'après une personne interviewée en Soule, tous ses troupeaux partaient au premier mai au massif des Arbailles mais les vaches revenaient plus tôt, fin août-début septembre, tandis que les brebis revenaient fin octobre. La majorité des entretiens fixe la date de mise en défens des prairies au premier mai, mis à part en vallée d'Ossau où cela se faisait plus tôt, en avril. La date de descente des estives dépend du climat et de l'altitude, mais les troupeaux y restaient le plus tard possible. A faible altitude, par exemple du côté de St Jean Pied de Port, ils restaient jusqu'à fin décembre alors qu'en Soule, ils redescendaient pour le 15 septembre.

3. Très souvent une partie des vaches, celles nécessaires pour la traction animale, restait sur l'exploitation.

Par ailleurs, deux personnes décrivent de manière détaillée et identique la gestion collective du *cayolar* en Soule⁴ : « *Le système de gestion des estives en Soule était un système qui économiquement était absurde. Sept bergers, il y avait pas besoins de sept bergers à la fois pour traire les brebis. Tout le monde travaillait pour la collectivité, et tous les statuts du bas étaient abandonnés. C'est à dire qu'un gamin, un domestique famélique de 17 ans pouvait être le patron berger d'un grand propriétaire de... parce qu'il changeait de fonction tous les jours [Xib]* ». « *Je pense que ça se faisait au sort. Il y a un berger qui aura le rôle d'assumer un peu les besoins des bergers pour l'alimentation ; faire un peu de popote et faire le fromage. C'est à dire qu'on leur amène le lait, et le berger auquel ce rôle est dévolu pour la première journée, c'est la « maîtresse de maison ». [...] Alors on lui adjoint un aide, c'est la bonne, c'est la servante [...] Et aussi c'est la servante qui normalement va à l'entretien, à la propreté du local, qui va chercher l'eau [...]. Et après il y a le rôle qui est dévolu à celui qui doit garder les agneaux. Il y a un berger qui va garder les agneaux. Le troupeau est scindé en fonction des âges. Après il y a les brebis stériles, ou qui ne sont plus des agneaux mais qui ne sont pas encore en âge de fécondation, ce rôle est aussi dévolu à un berger. Après vous avez le maître berger, c'est lui qui a la responsabilité des brebis agnelantes. Et lui il a aussi un aide. Et alors très souvent aussi il y avait, c'était un statut très démocratique, il y avait un berger qui avait un jour de repos. Lui il pouvait rester à la cabane, ou il pouvait descendre dans la vallée pour donner un coup de main à sa famille. Comme il voulait, il avait un jour de repos. Il y a la maîtresse de maison, il y a la servante, il y a le gardien des agneaux, le gardien des brebis non encore fécondables, le maître berger, l'aide du maître berger, et donc en fonction de celui qui se reposait. Et alors le lendemain celui qui était maîtresse dans la cabane devient servante [NL]* ». « *C'était un très beau geste, le cayolar était un lieu extraordinaire de transmission. C'était une société masculine, ils passaient tout l'été là-bas ou ils changeaient tous les quinze jours, ils passaient au moins la moitié de l'été là-bas, et ils transmettaient beaucoup de choses [Xib]* ».

Les parcours

Les zones de landes et de parcours étaient beaucoup utilisées pour le pâturage des animaux afin de libérer la prairie et de ne pas la dégrader en cas de pluie. Le statut des parcours changeait en fonction des vallées, ainsi ils pouvaient être des fougères privées (du côté d'Hasparren par exemple), ou des communaux. Les entretiens y font référence avec une grande diversité de termes : landes, collines, fougères, *touya*, collectifs, montagne à vache... Dans les zones où les troupeaux ne partaient pas en estive, les animaux pacageaient dans ces parcours.

³ Voir à ce propos les documents cités en bibliographie de CAVAILLES H. et LEFEBVRE T.

⁴ L'organisation sociale du *cayolar* souletin a été abondamment décrit : OTT Sandra (Le cercle des montagnes, une communauté pastorale basque, 1993), ETCHEGOYHEN Philippe (cité en bibliographie)

I.3.2. Bâtiments d'élevage et litières

La composition des litières est un point important car en lien direct avec la qualité du fumier et donc avec la fertilisation des prairies. Cette thématique a très souvent été abordée et bien détaillée dans les entretiens.

Les litières étaient faites à partir des ressources locales. Le matériel de base pour les litières c'était le *touya* ou la *thuié*⁵ et la fougère. Une distinction était souvent faite entre ovins et bovins pour la litière dont la composition varie en fonction des vallées. Il ressort des entretiens que les litières étaient composées de fougère pure en Béarn et en Labourd. Mais dans d'autres vallées, la litière des vaches était composée d'un mélange de *touya* et de fougère, tandis que pour les ovins on réservait la fougère car le *touya* s'accrochait trop à la laine des animaux. Deux informateurs, en Basse-Navarre et en Soule, précisent que lorsqu'il y en avait suffisamment, une couche de paille recouvrait la fougère pour la litière des brebis. Mais, de manière générale, la paille était plutôt destinée à l'alimentation animale. La fougère pure était réservée aux ovins alors que les bovins avaient une litière à base de *thuié*. Dans les vallées béarnaises tout au moins, les litières pouvaient également être à base de feuilles de chêne ou encore de tiges de maïs.



Figure 7: Récolte de la fougère. (Photo: H. Proix, Banca, octobre 2012)

La récolte de la fougère et du *touya* se faisait manuellement dans les landes et fougeraies. A partir de 1950, la fougère était également récoltée à la motofaucheuse lorsque c'était possible. Cette pratique, décrite comme très pénible surtout pour le *touya*, permettait d'entretenir les zones intermédiaires. La fougère était souvent stockée sous forme de meules sur les fougeraies elles-mêmes, puis ramenée au fur et à mesure des besoins vers les bergeries et étables. Elle a par la suite été partiellement abandonnée avec l'amélioration des accès aux fermes permettant l'achat de paille et avec l'introduction de caillebotis dans les bâtiments d'élevages (décrit par trois personnes en Basse-Navarre et en Soule).

I.3.3. Principes d'alimentation

Les critères de qualité des aliments d'autrefois n'ont pas été définis clairement, mais les éleveurs, au cours des entretiens, se réfèrent souvent à l'appétence. L'alimentation était également mise en lien direct avec les besoins physiologiques des animaux. Pour cela les aliments considérés comme plus riches étaient réservés aux animaux en production. Les critères de qualité, (tels que les unités fourragères, les protéines, les matières digestives, les glucides...), ont été introduits par les conseillers et les techniciens lors de la révolution fourragère.

⁵ la *thuié* est le terme utilisé pour désigner l'ajonc épineux qui pousse en abondance dans les landes. Le *touya* désigne le mélange de végétation présent dans les landes, composé d'épineux comme l'ajonc et la bruyère, mais aussi de fougère aigle et de brachypode. Ce terme est aussi très souvent utilisé pour désigner la zone de parcours de lande ayant cette végétation. Dans les entretiens la distinction entre *thuié* et *touya*, en Béarn comme en Pays Basque, n'était pas toujours très claire

L'herbe : la base de l'alimentation

La source d'alimentation principale était l'herbe, en fourrage ou au pâturage. D'où l'importance de réussir le foin. Le foin était une ressource rare, donc réservée aux animaux en production. Lorsque les exploitations étaient mixtes (ovin-bovin), un soin particulier était réservé aux brebis laitières car c'était la production la plus rémunératrice. Le regain et le foin fauché à un stade précoce leur étaient donc réservés et le foin plus grossier et les refus étaient distribués aux vaches. Beaucoup d'importance était donnée au regain qui, perçu comme un aliment riche, était mis en lien avec la production laitière des brebis : « *le regain c'est sacré ici car il faut réussir la lactation des brebis et il faut surtout réussir le regain [Oss]* ». La production de fourrage et la gestion du pâturage seront décrites dans la partie II.

Les animaux dits non producteurs, tels que les béliers, les agnelles, les pottoks, ne recevaient pas de foin. Ils étaient nourris à la paille et pâturaient dans les landes.

Les cultures fourragères : la dérobée rave-farouche

Cette association de cultures, aussi appelée fourrage annuel ou prairie artificielle, était valorisée de plusieurs manières.

La farouche permettait notamment de faire la soudure de janvier à mars, à la fin de l'hiver lorsque la prairie naturelle n'est pas très productive : « *ce fourrage annuel, donc la parcelle derrière le blé, [...] il y a tout ça à pâturer. Ça, ça fait la soudure de janvier à mars. Même jusqu'au premier mai [BNa]* ». Elle était pâturée par les brebis pendant cette période. Le trèfle était également fauché et affouragé en vert aux vaches de labour au mois de mai : « *La farouche, fauchée, et donc pour la période qui arrivait juste avant les semis de maïs c'est à dire avant avril. Alors la farouche, en principe était fauchée et puis distribuée aux vaches [BNa]* ».

La rave était récoltée tous les jours, puis nettoyée et coupée en morceaux à l'aide d'une machine. Elle était ensuite distribuée comme aliment au bétail, accompagnée de paille ou de foin. Elle était également, dans certaines fermes, pâturée directement par les brebis. Certains affirment qu'elle avait une excellente qualité nutritive, d'autres qu'elle permettait d'augmenter l'ingestion de fourrage, même grossier. La rave a été remplacée par d'autres aliments tels que le chou, la betterave ou le colza. Elle était dite de faible valeur alimentaire par les conseillers et dans les écoles d'agriculture. C'était aussi une culture exigeante en main d'œuvre, surtout lorsqu'il fallait aller la ramasser tous les jours au champ.



Figure 8: La rave (navet) et pâturage de la farouche (trèfle incarnat) (Photos JM Arranz)

Les céréales

Les céréales étaient prioritairement destinées à l'autoconsommation familiale. Une partie du grain (avoine, orge, blé et maïs) produit servaient aussi à compléter les animaux, mais cela a été très peu décrit. Les résidus de cultures étaient également valorisés en alimentation animale. Ainsi, les têtes et les feuilles de maïs étaient distribuées aux vaches de labour à la fin de l'été, c'était un aliment dit de qualité car apprécié des animaux : « *les cimes de maïs elles adoraient ça les vaches [Xib]* ». La paille était distribuée aux animaux non producteurs.

I.3.4. Maladie et parasites

Un grand nombre de pratiques sont en lien direct avec les soins aux animaux.

La santé des animaux déterminait notamment la manière dont était géré le pâturage. Les éleveurs prenaient spécialement soin de limiter les risques de parasitose. L'herbe ne devait pas être pâturée humide

car cela favorisait la présence de parasites, comme la douve souvent citée dans les entretiens. Les brebis ne devaient pas pâturer tant que l'herbe était mouillée ; il fallait attendre que la prairie soit ensoleillée avant d'y entrer. L'observation de la végétation leur permettait également de déterminer si les conditions climatiques étaient favorables au développement des parasites. Par exemple, une personne d'Esterençuby met en parallèle le ténia avec la pousse de l'aulne : « *Il y avait un moment, vers le mois d'avril, les agnelles périllicitaient. C'était dû à l'aulne. [...] Et si les brebis pâturaient les pousses d'aulne, ils savaient que c'était le ver solitaire, les agnelles crevaient. [...] il y a une conjugaison de température et d'humidité qui correspond à la pousse de l'aulne [BNa]* ». Ces observations permettaient de déterminer les conditions et parcelles favorables pour le pâturage des animaux.

Les entretiens abordent également beaucoup le problème de la météorisation des brebis liée au trèfle. Il y avait plusieurs techniques plus ou moins empiriques. La technique la plus citée est celle du gardiennage des troupeaux : « *Il fallait surveiller, ne pas les laisser trop longtemps, avec le trèfle incarnat [Xib]* ». C'était généralement le rôle des enfants : « *ça allait tant que les enfants gardaient le troupeau, mais après quand la scolarité s'est allongée ça, c'était fini. Donc on a remplacé cette culture de rave et d'incarnat avec du ray-grass d'Italie [Xib]* ». Un informateur, en Labourd, a décrit d'autres pratiques : il donnait du lait de vaches aux brebis en cas de météorisation, « *chaque fois il avait une ou deux brebis qui enflaient, il avait sa bouteille à la poche de lait, et après ça leur passait. Le lait c'est plus ou moins antipoison contre la météore [Lab]* ». Il fallait aussi semer en lune descendante pour que les légumineuses ne soient pas météorisantes : « *cette année-là c'était radical, là-bas elles gonflaient parce que c'était semé en lune montante [Lab]* ». Ou encore, « *vous aviez du savon, elles n'aiment pas le savon. Vous gardiez le savon ici entre les dents, à force de faire ça elles rejetaient les gaz qu'il y avait dedans [Lab]* ».

Partie 2 : La conduite des prairies

La dimension de la prairie, la manière dont elle était perçue avant la révolution fourragère est très différente d'aujourd'hui. Autrefois, les prairies étaient mises en place sur les zones de *touya*, puis elles n'étaient jamais retournées⁶ : « *Qu'elles soient productives ou peu productives, qu'elles soient plates ou en pente, il ne fallait pas les toucher. C'était un sacrilège de labourer une prairie [BNa]* ». Les prairies étaient donc pérennes, ce qui les différencie des cultures : les prairies étaient soignées et non cultivées. De plus, la surface en herbe était le facteur limitant des exploitations, car en l'absence de mécanisation la mise en place d'une prairie prenait beaucoup de temps. Elles étaient donc considérées comme un élément important du patrimoine de l'exploitation. Cette dimension patrimoniale est souvent exprimée par l'importance du respect, ou du soin apporté à la prairie. C'était une notion qui était transmise de génération en génération via le respect du bien familial : « *Ils nous ont passé le respect du patrimoine et le respect de la prairie. C'était là où poussait l'herbe donc il fallait le nettoyer, fallait le respecter, fallait l'entretenir [Oss]* ».

Cette partie décrit donc les pratiques d'entretien et d'exploitation de la prairie en commençant par ses différents rôles : production de fourrage et pâture. Une seconde partie décrira la mise en place et l'entretien des prairies avec notamment la fertilisation, le nettoyage et le sur-semis.

II.1. Gestion du pâturage

Le pâturage était géré de manière à limiter au maximum les dégradations occasionnées par le piétinement et le surpâturage, malgré la forte présence des animaux.

⁶ Seule une personne en Labourd parle de prairie intégrée dans une rotation. Il labourait parfois les prairies pour y semer du maïs

II.1.1. Saisons de pâturage

Les troupeaux étaient présents sur l'exploitation en fond de vallée à partir de la descente d'estive en automne et jusqu'à la mise en défens des prairies au premier mai (sauf vallée d'Ossau). L'été, les prairies n'étaient donc pas pâturées, les animaux étant soit en estive, soit dans les parcours. Elles n'étaient pâturées qu'à partir de la descente d'estive. Selon deux personnes, la qualité et les caractéristiques de la prairie étaient prises en considération lors de la mise en défens : les prairies résistant bien à la sécheresse étaient mises en défens en premier, ainsi elles étaient fauchées moins tardivement afin de pouvoir faire une deuxième coupe.

La conduite du pâturage était très différente pour les ovins et les bovins. Les vaches ne sortaient pas l'hiver elles restaient en stabulation, ou étaient sorties sur des parcours. Il est régulièrement dit lors des entretiens, que les vaches abîment les prairies : « *les vaches ça esquite, ça fait des trous, ça rend les prairies impraticables* [BNa] ». Par contre le pâturage hivernal des brebis était très pratiqué.

II.1.2 Le pâturage d'hiver des brebis

Les prairies étaient pâturées tout l'hiver par les brebis. Le comportement des animaux était observé afin de maximiser le temps d'ingestion d'aliments et de minimiser le piétinement. Ainsi, plusieurs informateurs décrivent le parcours journalier des brebis dans la prairie : elles pâturaient tous les jours dans plusieurs prairies. Ce parcours prenait en compte l'exposition et l'ensoleillement, ainsi que le type de végétation des prairies (notamment le trèfle pour éviter la météorisation). Étaient d'abord pâturées les prairies les premières ensoleillées, pour éviter les parasites (cf. I.3.4.). Il fallait donc attendre que la rosée ait disparu avant de laisser sortir les brebis. Les brebis devaient sortir tous les jours, sauf en cas de (très) mauvais temps.

II.1.3. Les rotations de pâturage

Il y avait une rotation dans le pâturage, appelée le pâturage « trois poils » : la vache, la brebis, puis le cheval. Cependant seules trois personnes la citent sous ce nom. Une autre description des rotations de pâturage est plus présente dans les entretiens. Elle reprend les mêmes principes que le pâturage trois poils, mais en l'absence du cheval. Ce type de pâturage repose sur une complémentarité des espèces, les vaches rasant moins que les brebis, elles ont donc tendance à gaspiller l'herbe. Faire pâturer les vaches avant permettait donc limiter les refus. Le cheval est souvent décrit comme permettant de limiter le développement de plantes envahissantes car il « rase » l'herbe : « *Les chevaux c'était les tondeuses de l'époque* [BNa] ». Ces rotations respectaient l'ordre de descente d'estive, les vaches descendant avant les brebis.

Un entretien en Béarn est toutefois en contradiction avec les autres sur ce point : les vaches pâturaient après les brebis, puis le cheval après les vaches car les brebis étant productrices de lait, elles étaient mieux soignées.

II.2. Fenaison

La fenaison était un chantier important car déterminant pour l'alimentation hivernale du troupeau. Elle s'étendait sur une grande partie de l'été et demandait beaucoup de manutention manuelle ; ce thème marquant a donc été largement décrit pendant les entretiens.

II.2.1. Fauche

La fauche était dite tardive, elle était généralement faite à partir de fin juin jusqu'à mi-juillet. Mais les dates de fauche varient beaucoup selon la localisation et selon les années en fonction du climat. Ainsi il semblerait que le foin soit fait dès le premier juin dans les vallées béarnaises. Ailleurs, elle était faite tardivement pour plusieurs raisons :

- Il n'y avait pas de prévisions météorologiques et les mois de juin et juillet étaient les moins pluvieux de l'année
- La fenaison étant manuelle, c'était un chantier lourd qui s'étendait sur tout l'été

Le regain étant réservé aux brebis, le foin était souvent destiné aux vaches. Les éleveurs choisissaient donc de faucher lorsque l'herbe avait atteint son volume maximal, favorisant ainsi la quantité produite, plutôt que la valeur alimentaire qui diminue avec la maturité.

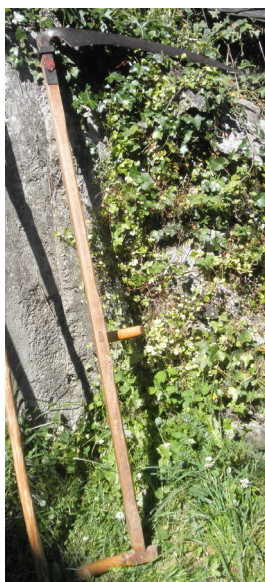


Figure 9: Faux à Bilhère sur Ossau (Photo H. Proix, juillet 2012)

La fauche tardive avait également deux intérêts majeurs pour l'entretien des prairies :

- Le foin étant fauché « mûr », la prairie se ressemaient naturellement tous les ans, ce qui favorisait sa pérennité et sa diversité ;
- La semence était ramassée avec le foin et donc présente en abondance dans les poussières du foin desquelles étaient extraites les semences fermières (cf. II.4.1).

La fauche était toujours réalisée aux heures fraîches de la journée : « *Le matin, oui, on le fauchait quand même à la rosée [...] Parce ça se coupe mieux, et puis même pour les animaux il fallait pas trop les faire travailler en pleine chaleur, et pareil pour les gens ; ils travaillaient toute la journée, en pleine chaleur... [Xib]* ». La fauche était faite à la faux (figure 5), puis à partir des années trente avec la faucheuse mécanique à traction animale (figure 6), et à partir des années cinquante avec la motofaucheuse. Avant la mécanisation toutes les prairies étaient fauchées, les parcelles non mécanisables étaient toujours faites à la faux, puis elles ont peu à peu été abandonnées. Les surfaces fauchées autrefois étaient plus petites que celles d'aujourd'hui, elles ne dépassaient pas les cinquante ares. Les surfaces ont été agrandies avec la simplification du travail par la mécanisation et grâce à l'amélioration des méthodes de prévision météorologique.

II.2.2. Fanage

Le fanage était une étape déterminante pour la qualité du foin, elle était donc particulièrement soignée. Le foin était étalé au râteau puis ont été introduits la faneuse, puis le ratifaneur. Par temps sec, le foin séchait en deux ou trois jours avec ces outils. Il était étalé quelques heures après la traite, puis remué plusieurs fois par jours. Le soir pour éviter l'humidité il était mis en andains, ou en petites meules (aussi appelées « tas »). Un informateur précise que dans les meules le foin fermentait ce qui le faisait sécher plus vite : « *nous enfant on en a fait des meules et quand la meule était bien sèche, on sentait quand on mettait la main dans la meule, on sentait que la meule était chaude et après qu'elle ai fait cela vous pouviez étendre votre foin même à midi et vous saviez qu'à 14h ou 15h il était sec. Cette fermentation l'avait vraiment fini de cuire en fait [Oss]* »



Figure 10: Faucheuse mécanique à Suhescun (Photo: H. Proix, juillet, 2012)

Le foin était ré-étalé le lendemain matin après que le soleil ait séché le sol. Une personne interviewée en Béarn raconte également que « *lorsque le foin n'était pas très bon, très bon : bien sec, mais qu'on sentait que ça aller tourner ou comme ça, et bien on plantait un pieu dans la prairie et on faisait une grosse pile qui faisait deux à trois mètres de hauteur en mettant du foin tout autour. Qui était récupéré ensuite quelques quinze jours-trois semaines ensuite et ce foin se conservait bien dans ces piles [Bar]* ». Un soin particulier était donné aux plantes fragiles telles que le plantain ou le trèfle : « *le plantain, [...] c'est une feuille qui est riche en eau. Comme le trèfle ça se casse lorsqu'il est sec, donc il fallait faire très attention dans la fenaison [...] on attendait presque la tombée de la nuit pour andainer et pour ramasser [B Na]*».



Figure 11 : traîneau à foin Etsaut (photo JM Arranz, août 2012)

II.2.3. Stockage

Une fois sec, le foin était rentré au fenil. Il pouvait être transporté en charrette, en traîneau ou à dos d'homme (figure 6). Deux personnes en Béarn décrivent également l'usage de mantes⁷ pour transporter le foin en fagots. Cela dépendait de l'accessibilité de la prairie. Un soin particulier était donné à la charrette de foin, « *c'était tout un art. Il faut une complicité entre celui qui fait la charrette, c'est toujours moi qui faisait la charrette, et mon père qui chargeait. Mais il faut bien s'entendre [...] pour l'orientation, là il faut la rentrer, là il faut la sortir un peu. Il y a une collaboration entre les deux et puis là on faisait à peu près quatre tours et demi dans une charrette. Donc on faisait devant, on mettait trois fourchées d'un côté et trois de l'autre, et*



trois au milieu pour tenir les deux autres. Celle-ci devait être chargée d'une manière précise afin d'être équilibrée et de ne rien perdre en chemin [Xib] ».

Le foin était stocké dans les fenils, en vrac. Il était entassé par couches, le foin fauché le plus tôt étant vers le bas. Les fenils étant petits et étroits, le foin était tassé tous les jours en période de fenaison afin d'optimiser l'espace. Il y avait généralement plusieurs tas séparant les foins de qualité différentes : le foin des brebis, celui des vaches et le regain. Seules trois personnes détaillent cet aspect. Deux autres précisent que le foin de moins bonne

Figure 12: Argueto utilisé pour transporté le foin au fenil (Photo A. Dascon)

⁷ Drap de jute utilisé pour transporter le foin

qualité était stocké en meules à l'extérieur car les fenils étaient trop petits.

Selon Buisan (2001), à Gavarnie le foin était empilé sur un unique tas, il était par la suite sorti du fenil avec un crochet pour la distribution ; cela permettait de toujours mélanger des foin coupés à des périodes différentes. Cette pratique est peu décrite dans les entretiens.

II.2.4. Qualité du fourrage

La notion de qualité du foin déterminait beaucoup les logiques d'action dans la gestion de la prairie. Les critères de qualité étaient différents d'aujourd'hui : « *Les valeurs alimentaires ils savaient pas ce que c'était [Lab]* ». L'odeur est un indicateur souvent évoqué, mais pas par tous. Elle est mise en lien avec différents paramètres : la composition du foin, la présence de semences et la qualité du séchage. Certains estiment que ce sont les légumineuses qui donnent son odeur au foin, tandis que d'autre la mettent plutôt en lien avec la présence de graminées secondaires. Un critère de qualité souvent mis en avant, parfois implicitement, est l'appétence du foin. C'est l'animal qui indiquait si un foin était de qualité. Enfin, la propreté du foin était également très importante : « *Le foin avec de la terre c'est pas bon pour les animaux, il vaut mieux que les animaux aient du propre [BNa]* ».

Deux mots d'ordre reviennent régulièrement pour obtenir un foin de bonne qualité : le stade de fauche et la réussite du séchage. Il fallait faucher au stade auquel on avait le meilleur rapport qualité-quantité, ce rapport variait en fonction des exploitations, « *alors il y avait des débats ! Parce que la question c'était de savoir si le foin pouvait ou devait être grainé [BNa]* ». Certains attendaient que le foin ait grainé car la qualité était mise en lien avec la présence de semences qui donnait son odeur au foin : « *Il n'y a plus de semences. C'est fou hein! Rien que ça ça sentait bon hein, les semences [Xib]* » et d'autres préféraient faucher avant qu'il ait grainé.

Au cours des entretiens deux opinions opposées ont été formulées par rapport à l'impact de la mécanisation et de la mise en place de prairies temporaires à flore simple sur la qualité du foin. Certains affirment que les foin d'autrefois étaient de meilleure qualité car fauchés plus tard, donc conservant la semence. De plus, selon eux les outils abîment le fourrage et, parfois, le salissent en y ajoutant de la terre. Une autre approche défend que les outils modernes permettent de faucher de plus grandes surfaces et de faire le foin plus tôt, avec une meilleure valeur alimentaire.



Figure13 : Traîneau de foin et "tas" de foin au deuxième plan. (Photo: A. Dascon)

II.2.5. Les techniques de conservation introduites avec la révolution fourragère

Les méthodes d'enrubanné et ensilage ont été introduites après la mécanisation. Les personnes abordant ce sujet précisent que, pour elles, l'avantage de ces pratiques était de ne pas avoir à sécher l'herbe, ainsi celle-ci pouvait être fauchée sans prendre en compte la météo et donc au stade voulu. Toutefois la majorité associe ces techniques à des problèmes soit de goût du lait, soit de maladie (exemple de la listériose de l'ensilage) et expliquent ainsi le fait que ce type de fourrage ne soient pas plus répandues aujourd'hui dans les Pyrénées-Atlantiques.

II.3. Entretien et soins apportés à la prairie

II.3.1. Fertilisation

Le thème de la fertilisation est très largement développé dans les entretiens lorsque l'on questionne sur le soin des prairies. Cette pratique est très généralement mise en relation avec la composition floristique de la prairie.

Pendant très longtemps les seules sources d'amendement ont été la chaux et le fumier produit localement.

Chaux

Peu d'informations ont pu être collectées sur la chaux car les personnes interrogées ne l'ont jamais utilisée : « *A mon époque non, mais autrefois il y avait des fours à chaux. N'importe où, du temps de mes arrières grands parents, au 19^{ème} siècle j'imagine oui. [Xib]* ». Cependant, une dizaine de personnes ont décrit les informations qu'ils tenaient de leurs parents et grands-parents. Dans certaines vallées les fours à chaux étaient collectifs, dans d'autres ils étaient privés : « *Il y avait les fours à chaux, ça implique souvent des gestions collectives des fours à chaux, des fois individuelles aussi. Généralement c'était des quartiers entiers qui s'associaient pour produire de la chaux dans un four collectif [NL]* ». Souvent une ferme produisait de la chaux pour plusieurs fermes, c'était un travail d'entraide : « *Nous avons des endroits où il y a de la pierre calcaire, donc il y avait des fours à chaux. Et les anciens faisaient donc brûler cette pierre pour avoir de la chaux. Moi je ne l'ai pas vu, mais j'entendais dire que certains pouvaient le faire parce que toutes les zones n'ont pas des pierres à chaux. Le propriétaire du terrain le faisait. Et quand il en faisait, pas tout le monde mais un certain nombre d'éleveurs prenaient de la chaux et l'épandaient sur les parcelles [BNa]* ». Les champs étaient chaulés en priorité, « *surtout était chaulé là où on faisait de la récolte, c'est à dire là où on faisait du maïs. Là où on faisait du maïs on faisait généralement de la rave, on faisait des fayots ou du haricot pour la consommation familiale [BNa]* ». Cependant, toutes les prairies étaient chaulées, « *mais avec une alternance des fois de cinq-six ans, de dix ans [NL]* ». Le chaulage est décrit comme important pour l'entretien des prairies car il permet d'éviter le développement du *touya*, et de la fougère, qui sont des plantes se développant sur des sols acides : « *quand dans une prairie on veut faire disparaître la fougère, il faut faire deux choses : il faut y mettre un peu de chaux, parce que souvent c'est des terres très acides [Lab]* ».

Après la seconde guerre mondiale les scories Thomas ont été utilisées comme engrais. Ce résidu des hauts-fourneaux issus de la dé-phosphorisation des minerais de fer est riche en chaux et en phosphore. Le chaulage traditionnel a donc été remplacé par l'application de scories. C'était un engrais apprécié pour les prairies, « *ça avait la réputation de permettre à la prairie d'être bien fournie, d'avoir une densité intéressante, de favoriser le trèfle [Lab]* » ; riches en phosphore et pauvres en azote les scories favorisaient le développement des légumineuses dans la prairie, tout en limitant le développement du *touya*.

Fumier

Le fumier avait une grande importance dans les systèmes d'exploitation autonomes. Les exploitations produisaient beaucoup moins de fumier qu'aujourd'hui car elles avaient moins de bétail et que celui-ci était moins bien nourri. Tout était donc pensé afin de maximiser la production de fumier. Toutes les prairies étaient fertilisées, même celles en pente, mais elles n'étaient pas fertilisées tous les ans car les champs étaient amendés en priorité.

Il y avait plusieurs catégories de fumier :

- **Fumier des cours** : des tiges de maïs et de l'ajonc étaient étalés dans les cours de fermes pendant l'hiver. Ce matériau recevait les déjections animales et était piétiné pendant tout l'hiver.
- **Le fumier avec litière** : la majeure partie du fumier était produite dans les étables et bergeries dans lesquelles les animaux vivaient pendant l'hiver.

- **Le fumier sans litière** : Quelques informateurs décrivent la production de ce type de fumier. Dans la vallée de Baigorri par exemple, certains bâtiments utilisés comme abri par les animaux en journée

n'étaient pas pourvus en litière végétale : l'accumulation de déjections produisait un fumier pur. Il n'était sorti que très rarement : « *c'était du fumier qui avait deux – trois ans même. C'était un fumier qui était très apprécié [BNa]* ».



Figure 14 : fumier à Bilhères d'Ossau (Photo JM Arranz)

Les pratiques pour la gestion du fumier et de la fertilisation varient beaucoup d'une ferme à l'autre, en fonction des logiques d'action de chacun. On retient tout de même qu'une distinction était souvent faite entre le fumier d'ovin et celui de bovin. Le fumier d'ovin était, chez certains, réservé aux champs car considéré comme plus riche : « *Le fumier de brebis était meilleur pour le champ et comme ça, c'était le fumier de brebis toujours [Xib]* ». Alors que chez d'autres, ils préféraient y épandre le fumier de bovin car, à base de *thuille*, il était plus grossier et « *au labour le fumier il est enfoui, donc il n'y a pas de problème. Alors que le fumier qui est sur les prairies doit être fin [BNa]* ». Enfin, dans certaines fermes les fumiers étaient mélangés sur un même tas et il n'y avait donc pas de distinction de faite.

Il n'est pas facile de déterminer l'âge du fumier lorsqu'il était épandu sur les prairies car cela nécessite une bonne compréhension de chaque système d'exploitation et une connaissance précise des pratiques. On peut cependant émettre quelques hypothèses à partir des informations recueillies. Généralement, le fumier d'ovin n'était sorti que deux ou trois fois dans l'hiver, tandis que celui de vache était sorti une fois par semaine, « *on le sortait de l'étable chaque semaine et on faisait un tas du côté de l'étable et on le laissait à côté des charrettes [Xib]* ». Sur certaines exploitations, le fumier était épandu au cours de l'hiver, donc directement après avoir été sorti de l'étable. Dans d'autres cas, les champs étaient fertilisés à la fin de l'hiver ou au printemps avant de semer le maïs. Les prairies étaient plutôt fertilisées à l'automne, lorsque la charge de travail était moindre. Ainsi, le fumier épandu sur les prairies avait déjà quelques mois. De manière générale, on suppose que, pour la fertilisation des prairies, un fumier à texture fine était préféré car il s'épandait plus facilement dans les pentes et se transportait plus facilement dans les zones peu accessibles. Pour cela le fumier d'ovin ayant une litière moins grossière que celui de bovin, le fumier sans litière et le vieux fumier étaient appréciés.

La fertilisation se faisait également directement par le pâturage (ce que nous appelons aujourd'hui les « restitutions » au pâturage). Les brebis fertilisent de manière homogène et régulière; les bouses de vaches étaient quant à elles ré-étalées à la fourche (« ébousage »).

Engrais

A partir des années 1960 l'utilisation d'engrais chimiques est devenue courante. Plusieurs conséquences sont mises en lien avec ce changement dans les méthodes de fertilisation. L'utilisation d'engrais sur les prairies a permis d'améliorer les rendements et de réaliser une troisième coupe. L'amélioration de la productivité change également le cycle de l'herbe et donc le système d'exploitation : la pousse est plus rapide et la première fauche se fait plus tôt. Toutefois l'augmentation de la quantité d'azote épandu sur les prairies défavorise le développement des légumineuses et a donc un impact sur la composition prairiale de celles-ci.

II.3.2. Râtelage des prairies

Au printemps, les prairies étaient râtelées afin de retirer les résidus de litière : tiges des fougères, restes d'ajoncs... Cela était fait avec des râteaux, puis plus tard avec une herse métallique qui ne touchait pas le sol, sous laquelle étaient accrochés des fagots de bois. Dans certaines vallées, comme en Soule ou encore dans la vallée de Saint-Jean Pied de Port, les entretiens décrivent l'utilisation d'un assemblage de branches et de buissons attelé aux vaches. Les résidus râtelés ainsi étaient alors réintroduits dans les litières. Cette pratique avait pour but de nettoyer la prairie, mais aussi de bien étaler le fumier de manière homogène : « *quand on mettait une trop forte, une épaisseur de fumier un peu plus importante, j'ai vu des gens râteler, le laisser pénétrer un peu de temps et après nettoyer la prairie avec un râteau pour enlever le... quand je parle de fumier, c'est du fumier bien décomposé, presque pulvérulent C'est fin [BNa]* ».

II.3.3. Adventices et mauvaises herbes

Il est très généralement admis qu'il y avait peu de mauvaises herbes avant l'introduction des semences du commerce, « *à ce moment-là on ne parlait pas de désherber les prairies non plus, pourquoi ? Car il n'y avait pas de mauvaises herbes [Oss]* ». Plusieurs changements dans les pratiques sont mis en cause dans le développement de certaines plantes envahissantes, notamment du rumex. Nombreux sont ceux qui estiment que les semences commerciales contenaient des semences indésirables, tandis que d'autres mettent en cause le labour des prairies : « *les rumex, on disait, ils viennent avec les semences. Moi je vois le rumex, une prairie, il te semble qu'il n'y a pas de rumex, tu la laboures il te sort des rumex [Xib]* ». Deux personnes mettent également en cause l'achat de fourrages ou de pailles venant de l'extérieur : « *on n'en avait pas avant de ça, comment c'est arrivé, je ne sais pas. Certains disaient que c'était dû à la paille, mais moi je fais pas de la litière avec la paille [Oss]* ».



Figure 15 : Photo: H. Proix, juillet 2012 et JM Arranz (pâturage des rumex à Banca)

Par ailleurs, les critères définissant ce qu'est une mauvaise herbe ont changé avec la révolution fourragère : avant ce terme désignait plutôt les plantes envahissantes et non consommées, les plantes toxiques ou encore les plantes occasionnant une gêne (difficile à faucher comme le brachypode, qui sèche mal dans le foin ou encore qui pique comme le chardon ou l'ajonc). La plante la plus citée, et par tous, c'est le rumex. Sont également souvent cités, la renoncule, la ronce, le chardon et les orties. Avec l'introduction des semences, les « mauvaises herbes » sont devenues toutes les plantes qui n'avaient pas été semées et qui donc n'étaient pas considérées comme suffisamment productives.

La gestion des indésirables étaient autrefois principalement faite par l'arrachage manuel. Les chardons et les rumex étaient arrachés à la main, généralement au moment de la fauche avant qu'ils ne montent en graine. La fauche et le pâturage étaient également considérés comme une manière efficace d'éviter le développement de plantes envahissantes : « *les prairies permanentes étaient fauchées deux fois par an donc ça nettoie [Xib]* ». L'usage de désherbant est systématiquement mis en lien avec les semences commerciales qui ont introduit de nouveaux critères de qualité des espèces et qui ont introduit des semences de plantes

indésirables peu présentes avant cela. Les désherbants ne sont néanmoins que peu évoqués. Les plus cités sont : le round up, par plusieurs personnes et des triazines.

II.3.4. Entretien des haies

Les prairies étaient souvent entourées de haies ou de murets. Ceux-ci devaient être régulièrement entretenus. Tous les ans les murets étaient donc remontés ou consolidés et les haies taillées. Dans la vallée des Barrétous la haie était généralement taillée l'après-midi. Un informateur en Soule précise : « *L'un des gros travaux de l'hiver c'était de refaire les haies. Les branches du noisetier poussaient, au bout de trois ans on démontait la haie, on coupait une partie des branches de noisetiers, on en gardait d'autres qui en général partaient de la base pour re-tresser une haie. La haie était tressée avec des branches de noisetiers, c'était tout un art [Xib]* ». Le rôle de ces haies et murets était de servir de barrière. Ce morcèlement permettait également de réduire le ruissellement dans les pentes, « *quand il y avait des milliers et des milliers de kilomètres de haies en Pays Basque l'eau était freinée [NL]* ».

II.3.5. Irrigation et drainage

Très peu d'informations ont été recueillies sur l'irrigation des prairies. Seuls deux informateurs, un en Labourd et le deuxième en Basse-Navarre, disent avoir irrigué une prairie avec une rigole. Mais ces témoignages décrivent des contextes particuliers : « *Les seules prairies qui étaient irriguées, évidemment c'était là où il y avait de l'eau, mais c'était assez rare. Très peu pratiqué, ou dans les cas où il y avait donc une source à proximité [BNa]* ».

D'autres informateurs affirment qu'il y a eu des parcelles irriguées, mais qu'ils n'ont pas connu cette époque, « *moi je n'ai pas vu cette pratique-là. Comme souvenir je suis né en 35 [BNa]* ». Ils s'appuient sur des témoignages de leurs parents, ou de leur grands-parents ou encore sur les vestiges de canaux d'irrigation encore visibles. Ils décrivent une irrigation par submersion faite grâce à des rigoles construites à flanc de montagne. Deux personnes, issues d'Esterençuby, précisent que les parcelles irriguées avaient des sols plus riches car l'eau y entraînait également des limons et de l'humus, et qu'il était souvent possible de faire une troisième coupe de regain : « *Et là, on arrivait à faire trois coupes. C'était le seul endroit où on arrivait à faire 3 coupes de foin [BNa]* ».

Deux personnes, en Soule, décrivent également le drainage de certaines prairies, à une époque qu'ils n'ont pas connue. Les zones trop humides étaient donc drainées grâce à des tranchées qui étaient remplies ensuite avec du bois de vergne⁸.

II.3.6. Les différents ravageurs des prairies: taupe et chenille

La notion de ravageurs est très peu abordée. Quatre personnes évoquent le sujet de la chenille, appelée cirphis ou noctuelle, qui s'attaque aux graminées et plus particulièrement au dactyle : « *elle aime beaucoup le dactyle. Elle a sévi certaines années [Xib]* ». Cette chenille serait apparue dans les années 60 : « *la première fois, en 61, j'ai vu la première attaque chez nous [Lab]* ». Les causes évoquées pour expliquer son apparition sont variables : « *Peut-être parce qu'avec les pesticides on lui a supprimé des concurrents ou des prédateurs [Xib]* ». Son arrivée correspond également à l'introduction de nouvelles variétés prairiales : « *Avec les variétés d'avant on n'a pas connu, après la chenille ça commence... [Lab]* ».

Par contre, ils sont nombreux à parler de la « *guerre des taupes [Xib]* », « *il n'y avait pas une seule taupinière, [...] tout était enlevé [Xib]* », « *c'était pénible les taupinières, on passait, on les cassait, et on mettait les pièges à taupe. Il y avait pas autre chose... [Xib]* ». « *Les taupes c'était l'ennemi numéro 1 de la prairie et du faucheur [Oss]* », elles créaient des irrégularités dans les prairies ce qui rendait la fauche plus délicate, « *parce qu'avec les vieilles faucheuses à lames, dès qu'il y avait une taupe ça y est, il fallait s'arrêter,*

⁸ L'aulne

il fallait nettoyer, parce que la faucheuse se bloquait [Xib]», avec le risque d'introduire de la terre dans le foin et d'en diminuer la qualité.

II.4. Semences, semis et rénovation des prairies

II.4.1. Mise en place et rénovation des prairies à partir de semences fermières

Jusqu'à la période de la mise en herbe, la surface en herbe était le facteur limitant des exploitations. Par conséquent, *« tous les paysans défrichaient en permanence. C'est à dire que dès qu'ils avaient un petit moment de tranquille, et bien ils gagnaient soit sur la broussaille, soit sur du bois, ils essayaient d'agrandir un peu leur surface en prairie. Et donc, on défrichait avec des vaches. [...] On ne faisait pas directement de semis de prairie sur de la défriche, parce qu'il revient trop de fougère, de ronce, tout ce que tu veux. On fait toujours une culture immédiatement après la défriche, parce que ça permettait d'éviter qu'il y ait trop de saletés qui poussent dans la prairie, et ça permettait de faire d'autres cultures. Si on avait de la terre prête au printemps, on faisait les patates, c'était les patates de la maison, et si elle était prête à l'automne ou l'été, en fin d'été on semait de la rave [Lab]»*. Les prairies étaient ensuite semées, sur de petites surfaces en utilisant les *poussières de foin*. Ces *poussières de foin*, également appelées *raclures de fenils* ou *fenasses*, étaient composées de semences tombées du foin dans le fenil. Elles étaient récupérées au printemps, lorsque ce dernier était vide. Aucune sélection n'était faite sur cette semence, seules les tiges de foin restantes étaient retirées. Ces semences ne faisaient pas non plus l'objet d'échanges, mais il arrivait qu'une maison n'en ayant pas assez en fasse la demande à une autre maison.

La fenasse servait également à sursemmer des zones de prairies dégradées. La majorité des personnes interrogées décrivent la rénovation des prairies de la même manière. Les zones sursemées étaient celles ayant subi le passage des sangliers, ayant été piétinées par les vaches en période humide ou sur lesquelles avait été stocké le tas de fumier, ou encore, les zones ayant peu de sol et qui sont donc sensibles à la sécheresse. Le sol était alors « remué » avec un outil ressemblant à une fourche appelé le *croc*. La semence était ensuite semée à la volée, en grande quantité, sur de petites surfaces.

La fenaison était une étape clé pour la production de ces semences : la fauche tardive et le stockage en vrac permettait d'obtenir cette semence, même si ce n'était pas le but de ces pratiques. Les changements de pratiques induits par la mécanisation et la révolution fourragère ont entraîné la disparition de ces semences. Les pratiques mises en causes sont : la fauche avant épiaison, l'utilisation d'outils pour la fenaison, plus « violents » que les outils manuels, qui font tomber la semence et enfin l'arrêt du stockage en vrac. Il n'y a plus, aujourd'hui, que très peu de semences dans les fenils.



Figure 16: Poussières foin ramassées dans le fenil. (Photos: H. Proix, Suhescun, juillet 2012, JM Arranz)

II.4.2. Achat de semences

Les semences de prairies utilisées lors de la mise en herbe, à partir de 1960 étaient achetées dans les coopératives, ou chez des commerçants privés.

Pour la mise en place des premières prairies temporaires, le choix (de variétés et d'espèces) était plutôt limité, les agriculteurs se référaient donc aux conseillers et aux vendeurs. Les espèces graminées

citées lors des entretiens sont : le dactyle, le ray-grass anglais et italien, la fétuque, le brome, la fléole. Pour les légumineuses, sont évoqués les trèfles (blancs et violet), la luzerne, le lotier.

A partir de ces semences, beaucoup de prairies ont été semées une fois, puis ont évolué par elles-mêmes en devenant des prairies à flore complexe dominée par les espèces spontanées.

Certains points négatifs en lien avec l'introduction de semences commerciales reviennent régulièrement. La critique la plus récurrente porte sur la présence de semences indésirables, de rumex notamment, dans les semences commerciales. D'autres évoquent également le manque de pérennité des prairies ensemencées, en particulier des flores simples. Enfin, certaines espèces telles que la fléole ou le ray-grass ne répondent pas aux besoins des spécificités locales de la conduite de troupeau.

Conclusion

Le recueil de savoir-faire traditionnels réalisé dans les Pyrénées Atlantiques au cours de l'été 2012, dans le cadre de l'action SPid64, répondait à une demande locale dans le but de déterminer l'intérêt de remobiliser ces savoirs pour la gestion contemporaine des prairies. Les vingt-cinq personnes interviewées avaient une réelle volonté de partager leurs connaissances et observations des pratiques d'autrefois, pour la majorité abandonnées. Ce travail décrit une grande diversité de pratiques pour la conduite des prairies, mais également à l'échelle des systèmes d'exploitation dans leur globalité.

Les systèmes d'exploitation de l'avant mécanisation, construits sur de petites surfaces cultivables d'environ dix hectares, étaient en quasi-autoconsommation. Peu accessibles, les routes étant encore peu développées surtout en montagne, ils utilisaient peu d'intrants. Par conséquent, les fermes familiales vivaient avec « peu » et limitaient le gaspillage. Le soin du patrimoine était un principe très présent, ainsi la moindre parcelle était entretenue, même éloignée ou très pentue. Cet aspect du « soin » est très décrit au cours des entretiens : le soin des bordures, des haies, de la charrette de foin... Il était permis par des pratiques manuelles, lourdes en temps et impliquant une main d'œuvre abondante souvent familiale. Pour conclure, les travaux agricole de l'époque étaient durs et ont été abandonnés, pour leur majorité avec la mécanisation des exploitations induisant une diminution de la charge de travail.

Les pratiques en conduite de prairies les plus décrites sont la fenaison, la gestion du pâturage et la fertilisation. Ce recueil regroupe ces pratiques dans toute leur diversité, variant selon les vallées de piedmont mais aussi de ferme en ferme, telles qu'elles sont décrites par les informateurs dans les entretiens. Le mémoire de fin d'étude rédigé ensuite offre une présentation plus détaillée du contexte de l'étude et de la méthodologie mise en œuvre. Il décrit également les principes d'action sous-jacents aux pratiques présentées dans ce recueil et formule des éléments de proposition pour les suites de l'étude.

Tableau 1 : Caractéristiques des personnes rencontrées

Informateur	Activité	Age	Catégorie	Production	Vallée
1	Eleveur	60-80	Retraité	Bovin	Baretous
2	Eleveur	40-60	Actif	Mixte	Baretous
3	Conseiller agricole	60-80	Retraité	Non applicable	Basse Navarre
4	Eleveur	80 et plus	Retraité	Ovin	Basse Navarre
5	Conseiller agricole	60-80	Retraité	Non applicable	Basse Navarre
6	Enseignant	60-80	Retraité	Mixte	Basse Navarre
7	Enseignant et éleveur	60-80	Retraité	Mixte	Basse Navarre
8	Eleveur	60-80	Retraité	Ovin	Basse Navarre
9	Conseiller agricole	80 et plus	Retraité	Non applicable	Basse Navarre
10	Conseiller agricole	80 et plus	Retraité	Non applicable	Basse Navarre
11	Enseignant	40-60	Actif	Non applicable	Labourd
12	Eleveur	60-80	Retraité	Mixte	Labourd
13	Conseiller agricole	80 et plus	Retraité	Ovin	Labourd
14	Ethnologue	60-80	Retraité	Non applicable	Non applicable
15	Naturaliste et biologiste	60-80	Retraité	Non applicable	Non applicable
16	Conseiller agricole	60-80	Retraité	Non applicable	Ossau
17	Eleveur	40-60	Actif	Bovin	Ossau
18	Eleveur	80 et plus	Retraité	Bovin	Ossau
19	Conseiller agricole	60-80	Retraité	Non applicable	Soule
20	Eleveur	80 et plus	Retraité	Ovin	Soule
21	Enseignant	60-80	Retraité	Non applicable	Soule
22	Enseignant	60-80	Retraité	Non applicable	Soule
23	Eleveur	40-60	Actif	Mixte	Soule
24	Eleveur	40-60	Actif	Bovin	Ossau
25	Eleveur	40-60	Actif	Bovin	Aspe

Pour en savoir plus

Lien vers le mémoire de fin d'étude :

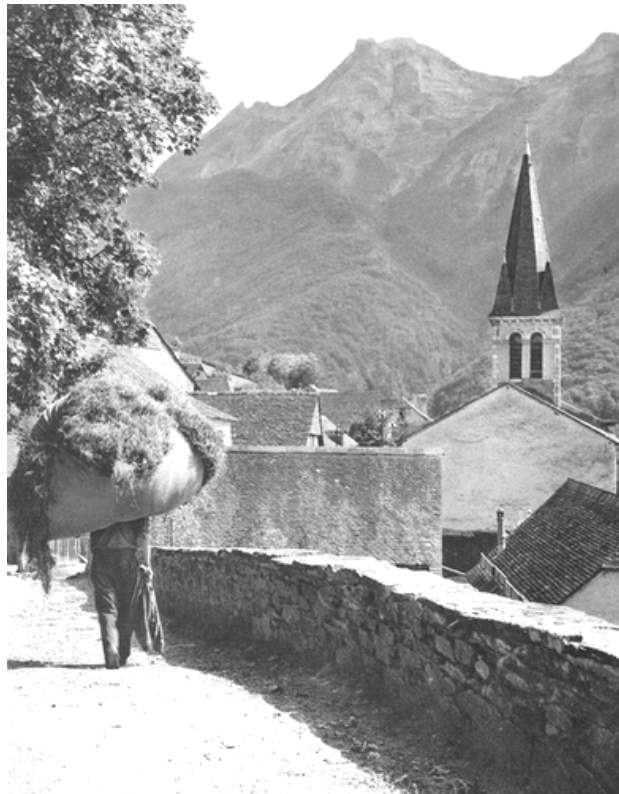
-Proix H., 2013, Savoir-faire traditionnels en conduite de prairies - Faut-il, et si oui comment, remobiliser les savoirs et pratiques traditionnelles en conduite de prairies dans les Pyrénées Atlantiques, http://www.gis-id64.fr/download/articles/3-resultats/1-plante/1.3/MFE_H_Proix_avril_2013.pdf

Bibliographie :

- BIDART P., 1994, Le pays de Soule. Saint-Etienne-de-Baïgorry, Ed Izpegi.
- BUISAN G., 2001, Henri Fedacou raconte, Editions Cairn, Tarbes, 192p.
- CALAMY D., 1979, Paysans en Vallée d'Aspe : Quel Avenir ?, Maîtrise de géographie, UPPA.
- CAVAILLES H., 1931, La vie pastorale et agricole dans les Pyrénées des Gaves, de l'Adour et des Nestes. Etude de Géographie humaine, Librairie Armand Colin, Paris, 413p.
- CAVAILLES H., 2003, La transhumance Pyrénéenne et la circulation des troupeaux dans les plaines de Gascogne, Editions Cairn, Aubenas d'Ardèche.
- CHAUVELIER F., LAGASQUIE J.-J. GONOT B., 1992, Évolution et avenir du pastoralisme en vallée d'Ossau, In Des régions paysannes aux espaces fragiles, colloque international en hommage au professeur André Fel. Clermont-Ferrand : CERAMAC.
- COULAGE A., 1980, Vivre dans les basses-Pyrénées, 1900-1930. Fonds iconographiques réuni à l'occasion des expositions « villages et bourgs en Béarn, 1900-1930 ». Edition Chêne I.D.P. Poitier.
- DENDALETCHÉ C., 1973, Guide du naturaliste dans les Pyrénées occidentales, Delachaux et Niestlé.
- DENDALETCHÉ C., 1978, Montagnes et civilisations Basques. Editions delanoël. Paris.
- DUVERT M., 2008, Voyage dans le Pays Basque des bordes. Editions Elkar.
- ETCHEGOYHEN P., 2011, Mémoires souletines. I. Villages de la vallée, Editions Elkar.
- ETCHEGOYHEN P., 2012, Mémoires souletines. II. Bergers et cayolars, Editions Elkar.
- GOYHENETCHE E., 1979, Le Pays Basque. Soule- Labourd – Basse Navarre.
- HARANG, N., 1969, L'élevage en vallée d'Aspe. Maîtrise de géographie, Université de Toulouse-Le Mirail.
- HOURCADE B., 1970, La vie rurale en Haut-Ossau, Pyrénées Atlantiques., Société des sciences lettre et arts de Pau.
- LAUBURU, 1984, Le trésor des Laminak n°5: Urkulu.
- LEFEBVRE T., 1933, Les modes de vie dans les Pyrénées Atlantiques Orientales. Thèse -présentée pour le doctorat à la faculté de lettres de Paris. Armand Colin, Paris, 777p.
- PARET L., 2010, Arrens 1930, les mots et les choses. La vie rurale d'une commune des Hautes-Pyrénées décrite d'après le vocabulaire du dialecte local.
- PEAUCELLE D., 1976, Analyse d'une communauté rurale basque, Larrau, en Haute Soule. Thèse de doctorat. Université de Paris.
- PEILLEN J., 1965, L'élevage ovin dans le pays de Soule. Bulletin du Musée Basque, n°28.
- POINSOT Y., 1980, Évolution récente de l'agriculture en Haute Vallée d'Aspe : ses conséquences sur l'espace pastoral. Maîtrise de géographie, UPPA.
- SOULET J.F., 1974, La vie quotidienne dans les Pyrénées sous l'ancien régime. Hachette littérature. Paris.
- VIZCAY URRUTIA N., 2009, Uso y ocupación del medio natural: un análisis de las bordas en el valle de Erro y Auritz/Burguete. Cuadernos de Etnología y Etnografía de Navarra (CEEN), 84, pp.181-345.

Résumé

La collecte de témoignages auprès de vingt-cinq informateurs, agriculteurs, enseignants et conseillers agricoles, majoritairement retraités, a permis de recueillir une grande diversité de descriptions des pratiques de conduite des prairies de l'avant mécanisation. Les exploitations agricoles, à cette époque, étaient des systèmes en polyculture-élevage. Ils reposaient sur la traction animale et sur une main d'œuvre nombreuse, majoritairement familiale. Les surfaces en fonds de vallées étant limitées, la gestion de la ressource était différente d'aujourd'hui, valorisant les zones de parcours pour libérer les prairies pour la production de foin. Toutes les surfaces en herbe étaient fauchées, même les prairies très pentues. Certaines pratiques ont été particulièrement décrites : la fenaison manuelle et tardive, la valorisation des fumiers pour la fertilisation et l'utilisation des poussières de foin, ou *fenasses*, récoltées dans les fenils pour sursemmer les zones abîmées des prairies.



Ce travail s'inscrit dans des programmes qui ont bénéficié du soutien des institutions suivantes

